

L'imagination non-violente au service de la paix et de la justice

(Article paru dans la Vie Catholique du 13-14 mai 2000)

A part brûler des pneus ou taper sur la table d'une administration par un coup de poing menaçant de devenir un coup de force saccageur, quelles sont les initiatives à la portée des citoyens de Maurice qui ne se sentent pas entendus ?

Cet article ne répond pas à la question. Il partage simplement des expériences où des personnes se sont arrêtées pour réfléchir ensemble et faire travailler leur imagination, leur créativité. Une telle démarche est très féconde car elle permet de trouver des solutions alternatives auxquelles on ne pense pas spontanément.

En novembre 1999, s'est tenu à Port-Louis un séminaire, à l'initiative de Bruno Donat, sur le thème « Conflict resolution ». Il était animé par un palestinien musulman, le professeur Abu-Nimer et rassemblait des acteurs-clés de la société mauricienne : représentants des ministères, dont les Services du premier ministre, formateurs de la police, représentants religieux, d'ONG, éducateurs, journaliste. Un matin, nous nous sommes livrés à un exercice de brainstorming : donner un maximum de solutions nous passant par la tête pour concilier le point de vue de ceux qui voudraient fumer dans la salle et de ceux qui s'y opposaient. Nous avons découvert que les alternatives possibles se comptaient par dizaines...

Autrefois, je fis pareil exercice avec un groupe de personnes formées à la non-violence, sur la question : comment réagir à une agression en rue ? **La passivité est la pire des réactions.** D'une part, elle nous jette à la merci de l'agresseur (sans désamorcer la logique de violence, au contraire même). D'autre part, après coup, elle nourrit les regrets de ne rien avoir tenté. Autre réaction possible : la contre-attaque. Ensuite ? C'est là que cela devient plus difficile ! Nous avons dégagé 10 manières de réagir qui cherchent à casser la spirale de la violence par une initiative non-violente. Pour des raisons de place, je ne livre ici qu'une seule des dix pistes : jouer la carte de la diversion. Et je l'illustre par deux exemples vécus. Un soir qu'il s'est retrouvé avec un couteau sur la gorge dans le métro parisien, un psychologue a eu le réflexe de jouer les idiots, en débitant des phrases incohérentes agrémentées d'un sourire niais. Complètement surpris par cette réaction totalement imprévue, les voyous l'ont lâché aussitôt. **La mécanique de la violence s'était enrayée.** Autre exemple véridique : lors des massacres systématiques du 7 avril 1994, au Rwanda, une femme en danger de mort s'était cachée dans le plafond de sa maison. Des miliciens arrivèrent pour la tuer, fouillèrent et alors qu'ils s'apprêtaient à partir, le plafond céda. La dame, bien en chair, s'écrasa sur son lit, rebondit et finit sa course à côté du lit, les 4 fers en l'air ! Elle fut prise d'un « violent » fou rire nerveux et, de fait, eut la vie sauve ! Notons que ce qui compte dans la tactique de la diversion, ce n'est pas tellement le côté absurde d'une situation mais bien l'élément insolite qui va faire dérailler le scénario de la violence.

La passivité et la contre-violence sont deux réactions spontanées, viscérales même. Une réaction non-violente, elle, exige le plus souvent un effort de prise de distance, d'imagination et de créativité. Il s'agit de trouver une réaction qui désamorçe la violence, ce que les deux premières ne parviennent pas à faire. Prenons des exemples. Que peut faire une femme battue par son mari ? À part subir passivement ou entrer dans la bagarre, à ses risques et périls ? (NB : le plus souvent, elle choisit de réagir par la suite par des violences plus subtiles, des attaques verbales, des représailles dans le menu alimentaire, dans les relations intimes, etc). Dans un quartier populaire de Kinshasa, la capitale du Congo, ex-Zaïre, des femmes battues régulièrement par leur mari en eurent assez. Elles se réunirent et, après réflexions et longues palabres – à la congolaise ! –, elles retinrent l'initiative suivante : chaque fois qu'elles

entendraient les pleurs d'une femme battue, toutes se mettraient à crier dans le quartier. Cette riposte non-violente fut **efficace car elle dérangeait la conscience de l'homme** en colère et mettait en jeu sa réputation.

Prenons encore d'autres exemples qui nous aident à concrétiser ce qu'est la non-violence. Automne 1989, le mur de Berlin est proche de s'effondrer. A Leipzig, l'église St Nicolas est le symbole de la lutte non-violente contre le régime communiste. S'y tiennent chaque semaine des réunions de prière pour la paix. Le 9 octobre, y sont rassemblés des milliers d'opposants pour une manifestation pacifique. L'armée et les formations para-militaires d'ouvriers communistes sont mobilisées, avec l'ordre d'une répression implacable, par les armes si nécessaire. Voici le témoignage d'un opposant : « Nous quittâmes l'église plus de 2000 et –moment inoubliable- des dizaines de milliers de gens nous attendaient dehors sur la place. Ils portaient des bougies dans leurs mains. Lorsqu'on porte une bougie, il faut utiliser les deux mains. Il faut garder la flamme pour qu'elle ne s'éteigne pas. Ce qui veut dire que l'on ne peut donc pas en même temps porter de pierre ni de bâton dans la main. Et voilà le miracle ! Les forces armées furent saisies et furent mêlées à des discussions, puis elles se retirèrent ». De son côté, un membre du comité central du gouvernement de l'Allemagne de l'Est confessa : « Nous étions préparés à tout, nous avons tout envisagé, à la seule exception des bougies et des prières ! » La force d'une initiative non-violente est de **ne pas enfermer « l'adversaire » dans la violence qu'il commet**. Dans cet exemple, ce fut de ne pas enfermer la police (représentant le pouvoir) dans son rôle de répression.

Encore un exemple. Des femmes d'un bidonville de Medellin, capitale de la Colombie, demandèrent à plusieurs reprises à leur maire de prolonger les canalisations d'eau jusque dans leur quartier. Elles reçurent plus d'une fois des promesses mais sans jamais de suite. Elles se réunirent un jour, sous la houlette de certaines qui avaient suivi un séminaire sur la non-violence active, animé par Jean et Hildegard Goss. Elles décidèrent d'intensifier leur lutte mais de manière non-violente, c'est-à-dire en **excluant tout moyen violent, qui dégrade autant celui qui les subit que celui qui les commet**. Elles formèrent des groupes de 10 femmes, chacune avec son plus petit enfant. Le premier groupe alla à la place centrale de la ville, où une très belle fontaine déversait ses eaux abondantes. Elles se mirent à baigner leur bébé dans les flaques d'eau, à côté de la fontaine. Des femmes de la classe moyenne intervinrent, choquées, ce qui permettait au groupe de leur expliquer le manque d'eau propre dont elles souffraient et l'indifférence des autorités. La police les emmena au poste mais elles étaient suivies par un deuxième groupe, qui faisait de même. La police devait revenir pour les chasser, et ainsi de suite. Au 5ème groupe, un policier énervé leva sa matraque pour frapper une femme. Mais une femme riche lui saisit le bras, l'immobilisa en l'interpellant : « si ta femme vivait là-haut comme ces femmes, est-ce que tu la frapperais ? » A partir de là, des femmes des classes moyenne et supérieure se joignirent aux femmes des bidonvilles et ensemble, elles retournèrent s'adresser à l'administration. Une solution fut trouvée, où chacun faisait un pas vers l'autre. Les nombreux hommes sans travail des bidonvilles creusèrent les tranchées et la municipalité finança l'adduction d'eau.

Ces différents exemples, vécus ailleurs, ne peuvent s'appliquer comme tels à Maurice. Mais, allant dans le sens des actuelles initiatives citoyennes responsables, ils peuvent peut-être nous aider à **refuser la fatalité de la violence et à féconder notre imagination, en la mettant au service de la paix et de la justice**.